VICARIAT DU MACKENZIE

Journal de Voyage d'un Missionnaire O. M. I. au Mackenzie (*suite*) [1].

Jeudi 15 mai. — A l'heure fixée, c'est-à-dire quand le soleil atteignait le grand sapin indiqué par le chef, je réunis à nouveau tout le monde pour la prière du matin et la sainte Messe. Personne ne manque. Le saint Sacrifice s'accomplit dans cette pauvre cabane comme sous les voûtes de nos cathédrales. Mon Pierre était fier cette fois d'avoir un auditoire imposant. Il entonne un cantique que répètent tous les assistants.

A dix heures, réunion pour les enfants qui doivent faire leur première communion ; et, dans l'après-midi, les tout petits sont là, assis sur le plancher, me regardant de leurs grands yeux noirs, si clairs et si vifs qu'on aurait peine à les fixer bien longtemps. Je compte mon petit auditoire : ils sont là au moins une trentaine de tout âge. J'allais ajouter : et de toute condition, mais ici la condition est partout la même. Il y a là les deux enfants du chef ; la noblesse de leur origine ne les distingue en rien du reste du peuple. Les uns n'ont pour tout habillement qu'une mince chemise de coton et un pantalon qui dut être neuf jadis, mais qui, aujourd'hui, porte tant de pièces qu'on chercherait vainement à savoir laquelle est la fondamentale. D'autres s'abritent sous des haillons de peaux de caribou, où le poil usé a cédé la place à une couche sûrement imperméable de tout ce que l'on veut.

Mais l'extérieur n'est rien : il y a sous ces haillons sordides et dans ces corps souffreteux des cœurs chers à Jésus, des âmes chrétiennes avides de l'aimer, et c'est ce qui

(1) Voir *Missions*, juin 1914, page 200.

m'attache à eux. Je promets à ceux qui écouteront attentivement, et répondront le mieux aux questions, de belles médailles et quelques images ; c'est plus qu'il n'en faut pour exciter l'émulation, même parmi les plus jeunes. A la première interrogation, si l'un reste bouche bée, son voisin lève aussitôt la main pour répondre à sa place. Il y a de ces réponses naïves, comme on n'en entend que chez les sauvages ; mais ici elles ont un tour particulier qui dénote l'idée première qui hante le cerveau d'un petit enfant des bois. Demandez-vous quelle est la première chose que Dieu a créée ? Les garçons vous répondront : les canards, le caribou, — les petites filles, elles, vous diront : les graines, etc. Les plus savants vous diront que saint Joseph est celui qui, sur l'image, tient Jésus par la main et porte un fouet, en désignant par là le lis que le saint Patriarche tient de la main droite. Les réponses prennent naturellement la couleur du milieu où vivent ces petits êtres ; et ce qu'ils voient chaque jour, ils l'appliquent à tout ce dont ils entendent parler.

Le catéchisme est terminé. Je vais visiter deux ou trois malades qui me réclament. Le premier est un jeune homme de vingt-cinq ans environ, dont les deux jambes paralysées lui refusent tout service. Depuis six ans, il est couché sur une misérable couverture. En hiver, on l'installe dans une petite traîne que halent trois pauvres chiens conduits par une orpheline. L'été, on le transporte en canot d'un camp à un autre, où la tribu doit séjourner un instant. Jamais la moindre plainte, le moindre murmure ne s'est échappé de ses lèvres. Il est là, me regardant en souriant, heureux, dit-il, de me revoir et de pouvoir enfin communier ! C'était tout son désir, c'est ce qu'il sollicitait tous les jours de son père qui l'a amené jusqu'ici. Il me demande de prier pour lui et de venir le visiter souvent, ce que je lui promets bien volontiers. A côté de celui-ci, voici une vieille aveugle, également infirme et pouvant à peine se remuer. Ailleurs, c'est un enfant de sept à huit ans qui agonise. Il

est étendu sur quelques haillons, respirant à peine, sans connaissance depuis cinq jours. On ne peut lui faire comprendre qui je suis; pourtant, en approchant ma croix de ses lèvres, il la serre avidement et d'instinct la porte à ses lèvres; mais c'est tout, — pas un mot, pas un signe. Ses parents entourent sa couche, désolés, mais résignés sous la main de Dieu.

De retour au logis, je trouve une dizaine de personnes qui m'attendent pour me conter leurs misères, — le froid qu'ils ont eu à supporter cet hiver si rigoureux, la faim qu'ils ont endurée faute de caribous. Toutefois, en ce moment, ils sourient à l'espérance : ils ne pensent qu'au printemps qui arrive et au soleil qui commence déjà à se faire sentir. L'hiver prochain sera ce que Dieu voudra : leurs soucis ne portent pas jusque-là! Et le jour s'avance : c'est l'heure de réunir mon monde pour le chapelet. Le deuxième jour s'est écoulé ainsi; et, dans mon humble prière, je pense aux malades et aux bien portants, demandant au bon Maître de bénir la paroisse et son pauvre Pasteur.

Vendredi 16 mai. — A la Messe, grande affluence. Les dames de la localité s'étant munies chacune d'une brassée de branches de sapin, le plancher terreux du vestibule disparaît bientôt sous une épaisse couche de branchages qui servira de siége à ces dames. Quant aux Messieurs, pendant mon absence d'hier, ils ont eu soin de faire laver à grande eau le plancher du salon, de sorte que tout le monde se sent à l'aise pour prier.

Au déjeuner, on m'annonce qu'André mon serviteur est indisposé. Son grand frère le remplace, et celui-ci a des manières d'un sélect-fin de siècle. Songez donc! Il a servi au Fort chez un des traiteurs de l'endroit ; c'est donc un artiste. Il paraît avec un immense plat, plein d'eau, et une espèce de serviette blanche sur l'épaule : ce sont, paraît-il, les ablutions d'usage là-bas et, pour ne pas déroger aux

bonnes façons de mon maître d'hôtel, je me mets en devoir de me présenter à table les mains nettes et la serviette au menton. J'ai peine à garder mon sérieux, tant ces manières d'étiquette ont de comique sur le théâtre où la scène se passe. Toutefois, Joseph est là, debout derrière moi, épiant tous mes mouvements ; et ce n'est qu'après le repas terminé et une nouvelle ablution que je puis satisfaire mon irrésistible envie de rire de mon rôle de pacha pouilleux.

La journée se passe sans incidents remarquables. Il arrive toujours quelques nouvelles traînes, qu'un coup de carabine salue dès leur apparition sur le lac, pendant que le pavillon jaune claque fièrement au vent et annonce que le village est en fête ! Aujourd'hui, peu de visiteurs : chaque famille est occupée à tendre les rets pour prendre les poissons nécessaires à la subsistance des personnes et des chiens. De mon côté, j'ai fait tendre un rets pour subvenir à mes propres besoins.

Samedi 17 mai. — En raison de la veille du dimanche, c'est aujourd'hui jour de confession. Le chef vient m'avertir qu'il a donné l'ordre à ses jeunes gens de descendre la grande croix dont les bras ont été détachés par la violence du vent. Le tout va être réparé à neuf, sous l'œil vigilant du chef ; et, ce soir, la croix sera hissée à sa place. Les confessions commencent, — les femmes d'abord, les hommes ensuite. Entre temps, on procède à la replantation de la croix. Tout le monde est là, entourant le signe auguste de la Rédemption ; et, après une nouvelle bénédiction, elle s'élève dans les airs, au chant des cantiques et des *Ave Maria*. Commencées dans la matinée, les confessions ont duré jusqu'à dix heures du soir. Le petit missionnaire est fatigué, mais heureux à la pensée de ce que sera le lendemain si, déjà, les jours passés ont apporté tant de consolation à son cœur de prêtre.

Dimanche 18 mai. — Tout le monde est debout de bonne

heure. Il est vrai que les ajustements demandent si peu d'apprêts ! Pourtant, il y a quelques nouvelles toilettes, et on commence à distinguer les rangs et les conditions. Le chef a endossé son uniforme des grands jours, — une veste galonnée aux manches et aux épaules, et garnie de larges boutons qui ont l'aspect de l'or. Aussi, s'écarte-t-on sur son passage ; et ce n'est point sans majesté qu'il s'installe sur le baril de poudre qui lui sert de trône royal, tout auprès de l'autel. La maison est pleine ; et même, au moment de la communion, plusieurs, de crainte d'être bousculés sans merci, se faufilent dans les coins ; et bientôt mon lit, de débonnaire mémoire, mon pauvre lit regorge d'habitants. 95 communions sont distribuées, au milieu des cantiques enlevés avec plus d'ardeur que jamais.

En ce moment, mon modeste logis me fait l'effet d'un coin du paradis, non certes en fait de magnificence ; mais, sur tous ces visages hâlés et amaigris, la joie est si visiblement peinte que le bonheur de tous est difficile à décrire. L'action de grâces terminée, tous se retirent, après que j'ai annoncé pour midi la cérémonie du baptême des enfants.

Bientôt, tout est redevenu calme ; j'en profite pour remettre un peu toutes choses en ordre. Mais, arrivé au lit, que vois-je ? Le malheureux s'est affalé sous la charge de ceux qui avaient cru bon de s'y installer ; et je contemplais encore ce magnifique désordre, quand Joseph entra, portant le déjeuner. Du coup, sa dignité se révolte pour tout de bon ! La couverture jadis blanche porte les traces indéniables de nombreux outrages. Le lit n'a plus de forme ni de consistance. Mais qu'y faire ? Je laisse Joseph à son curieux monologue en montagnais, — haché de quelques mots français : « Ah bin ! Ah bin ! » — et je vais déjeuner. Pendant ce temps, le brave garçon remet tout en place, et plie les couvertures à la tête du lit. Le lit lui-même, remis debout sur ses quatre pieds branlants, est solidement attaché au mur. « Mais, me dit Joseph, à l'ave-

nir j'aurai l'œil, et gare à celui qui s'avisera d'y grimper encore ! » Quand il a fini de replacer les choses dans leur position première, il reste là, derrière mon dos, attendant les ordres. Tout en agitant dans ma tasse ce qui, d'abord, me semblait être du thé, je ne puis m'empêcher de remarquer que c'est bien épais pour du thé. Finalement, je me décide à demander à Joseph ce que peut être ce brouet gluant. « Ça, me dit-il, c'est du cafoué, parce que c'est dimanche aujourd'hui. » Les sauvages qui n'ont pas d'autre nom pour ce genre de breuvage ont changé le mot café en cafoué. Mais cette transformation du mot n'est rien à côté de la chose. Mon cafoué, ce matin, a l'air de provenir d'une fabrication toute spéciale ; et je l'avale à petites gorgées, tant l'âcreté me suffoque malgré moi. Enfin, le cafoué est absorbé ; et Joseph se félicite de mon peu d'appétit, car, la chaudière étant encore pleine aux trois-quarts, en bon maître-queux, il a droit à ce qui reste.

Afin de perdre le goût de ce mélange, trop parfumé sans doute pour mon palais grossier, je sors au grand air. Le village est en fête, — les cœurs oui, mais les corps souffrent, car il paraît que les rets ne donnent pas. Le poisson, sans doute effarouché par la présence de tant de rets, a gagné d'autres lieux où il sera moins tourmenté. Mais cela ne fait pas l'affaire de ceux qui, comme mes paroissiens, n'ont d'espoir que dans les rets tendus à la rivière. Il ne reste plus rien ; et quelques-uns parlent de partir pour la chasse, après la prière du soir.

A midi, ont lieu les baptêmes de trois filles et de deux garçons. La cérémonie se passe dans la plus grande simplicité : point de son de cloches, point de pralines, une médaille à chacun des nouveaux baptisés, une image pour les parrains et marraines, — et c'est tout. A trois heures, prière et chapelet au pied de la croix réédifiée hier. Le chef a demandé cette cérémonie ; et, bien que le vent souffle avec violence et soit encore assez glacial, tout le monde est là, entourant la croix et écoutant avec attention les explica-

tions relatives à l'érection de la croix. Puis le chapelet commence, suivi d'un cantique au Sacré-Cœur et à la sainte Vierge ; et, pendant que je me retire, vieux et vieilles s'approchent de la croix et la baisent religieusement.

En moi-même, je revois bien des cérémonies analogues dont j'ai été témoin là-bas au pays de Bretagne. C'est à peu près la même scène avec les mêmes décors : de tous côtés des rochers abrupts plantés çà et là, quelques touffes de sapin, — il ne manque que les genêts aux fleurs d'or pour en faire un sol breton. Les gens eux-mêmes (à part, bien entendu, les caractéristiques propres à leur race de nomades) ont du Breton la fidélité aux croyances et aux rites du passé.

La cérémonie terminée, quelques chasseurs s'éloignent, comptant sur leur carabine pour apporter le souper de la famille. Pour ma part, grâce à la générosité du chef, j'ai la chance d'avoir un souper — frugal, il est vrai, mais au moins quelque chose qui tient lieu de ce qu'on pourrait désirer si l'on avait mieux et davantage. Que souhaiter de plus, quand le garde-manger est vide ? A la guerre comme à la guerre ! D'ailleurs, menant la vie nomade comme ceux qui m'entourent, je dois nécessairement partager avec eux tous les caprices de la fortune. Il ne faudrait pas croire que tout est rose dans cette vie de bohémiens. Si quelquefois c'est l'abondance, quand le poisson envahit les filets ou que le caribou foisonne, il y a aussi des jours terribles, comme cet hiver en particulier où le caribou a fait complètement défaut et où le froid si rigoureux a fait fuir le poisson dans les eaux profondes du grand lac. Non, on ne vient pas ici pour faire bonne chère. Et si, à la maison, il y a toujours au moins le nécessaire, au large, en mission, on a encore toutes les occasions de sentir les privations qu'ont éprouvées nos premiers Pères.

C'est en me remémorant toutes ces choses que je me dispose à rentrer sous ma couverture ; et, puisque le proverbe veut qu'un long sommeil vaut un bon dîner, je n'ai qu'à

essayer le remède. Demain sera ce que le bon Dieu voudra ; et je clos les paupières en murmurant le *panem nostrum quotidianum da nobis hodie*. Dormir ! c'est bientôt dit. Il faut attendre d'abord que la bande de chiens qui hurlent aux environs aient fini leur vacarme. Pour eux aussi, c'est le grand jeûne. Des coups de bâton, ils en ont tant qu'ils en veulent, mais ce n'est guère réconfortant. Aussi, la paix est loin de régner dans la troupe. Le plus fort s'en prend à son voisin ; et, ne pouvant enfoncer les dents dans sa part de poisson accoutumée, il larde de ses crocs son congénère. Celui-ci riposte, d'autres s'approchent ; et bientôt c'est une mêlée générale. Alors, cinq ou six triques s'abattent sur une douzaine d'échines ; et les gémissements des plus touchés annoncent que la bataille a pris fin. Mais la paix dure peu : au moindre geste, au moindre grognement, nouveau choc, nouvelle apparition du bâton vengeur, — et les battus s'enfuient en hurlant. Enfin, voyant qu'il n'y a rien à gagner, chacun prend le parti de se coucher en rond à l'abri du vent, mettant en pratique le principe commun à tous en ce moment : qui dort dîne. Et bientôt, dans un calme plus ou moins profond, tout le village sommeille sous le regard de Dieu.

Lundi 19 mai. — La nuit a été froide; sur la rivière, les mares sont recouvertes d'une mince couche de glace, ce qui est mauvais signe. Déjà quelques pêcheurs sont aux rets, et reviennent la tête basse, d'un air qui en dit long. Après la Messe, les hommes, qui d'habitude s'en allaient aussitôt, restent aujourd'hui, attendant que j'aie terminé mon action de grâces. Lorsque je me lève, la première parole est pour me dire qu'il n'y a pas de poisson, — qu'il n'y a rien. Les plus favorisés ont pris deux ou trois brochets, qu'il leur faudra partager entre les personnes et les chiens. La disette commence. Déjà hier, beaucoup n'ont pas mangé leur content ; les chiens ne reçoivent rien depuis deux ou trois jours, et cependant pour quelques-uns la route est longue

encore d'ici aux cantonnements d'été. Les plus sages de mes gens seraient d'avis de se disperser, avant que les chiens deviennent par trop faibles et par suite inutiles. Je ne puis aller contre cet avis, n'ayant rien moi-même à leur donner. Qui sait si, un jour ou l'autre, je ne serai pas obligé de prendre la même décision ?

A ce moment, le chef arrive, apportant lui-même le déjeuner : c'est grave ! Il dépose l'assiette sur la table, et, me regardant : « Père, dit-il, rien dans les rets, pas un poisson ; j'avais promis de te faire vivre durant tout ton séjour ici, mais je crois que nous allons jeûner, moi et mes enfants, car nous n'avons plus rien ! » Que faire ? Ah ! si j'étais la moitié d'un Carnegie ou d'un Rothschild, la solution serait bien vite trouvée. Mais ma besace est aussi légère que celle du dernier de mes paroissiens ; et il y a beau temps que les succulentes galettes ont disparu ! Enfin, pour avoir bonne contenance, je dis au chef que j'irai faire un tour de chasse et que peut-être j'aurai la chance de trouver un lièvre ou une perdrix. Aussitôt après le déjeuner, je prends mon fusil, ma cartouchière, et en route ! Il faut croire que cette idée était bonne et que le bon Dieu eut pitié de nous, puisque, sans être habile chasseur (n'ayant jamais eu la faveur d'un cor de chasse au régiment), je réussis à abattre cinq faisans. Je reviens en hâte, fier de ma chasse, et content surtout de pouvoir dédommager un peu le chef de ses généreux services. Je frappe à la porte : le chef lui-même vient ouvrir, et je lui tends le linge qui me tient lieu de gibecière, — un gros « marsitcho » et un rire joyeux, c'est toute sa réponse. Vite, la chaudière est au feu ; et les pauvres faisans, dépouillés de leur duvet, mijotent au fond de la marmite, pendant qu'on n'en finit pas de vanter mon fusil d'incessants *yentoriya* (c'est-à-dire qu'il est épatant).

J'ai à peine déposé mon fourniment, qu'on vient m'annoncer que mon petit agonisant s'en va rapidement. En effet, il n'a plus qu'un souffle à peine sensible, les yeux ne

remuent plus, les paupières s'abaissent : c'est fini. Un ange de plus est monté au ciel, et la terre compte un infortuné de moins. Les parents sont là, contemplant d'un air désolé le petit cadavre jauni. Ils ne pleurent pas. Depuis longtemps, en voyant leur enfant s'affaiblir de plus en plus, ils s'étaient comme familiarisés avec la pensée d'en être bientôt séparés ; et leur douleur semble plus calme.

Autour de la couche funèbre se pressent deux ou trois autres enfants, qui ne comprennent rien encore de ce qui vient de se passer, pendant que deux plus grands regardent longuement ce petit corps sans vie. La famille se compose encore du père, de la mère et de sept enfants. Il faut le dire ici, à la louange de nos sauvages : les théories nouvelles et criminelles des temps modernes n'ont pas cours chez eux. Plus une famille est nombreuse, plus les parents sont heureux ; et celles qui comptent neuf et dix enfants ne sont pas rares ! Et pourtant, Dieu sait ce qu'il en coûte de peines dans ce misérable pays pour élever une nombreuse famille !

Pendant qu'on ensevelit le défunt, je retourne à mon domicile, où m'attendent quelques partants qui désirent me voir une dernière fois avant de s'éloigner. Ils emportent un petit souvenir, — image ou médaille qui leur rappellera la visite du Père. Je tâche de satisfaire à toutes les demandes. Une dernière prière est faite, un dernier coup d'œil s'assure que rien ne manque sur la traîne ; et l'attelage s'éloigne, suivi des conducteurs qui vont chercher ailleurs de quoi vivre. C'est aussi le temps de se livrer à la dernière chasse du printemps, la chasse des rats musqués, dont la peau se vend assez bien en ce moment dans les magasins de fourrures.

Dans l'après-midi, arrivent deux étrangers, deux frères venus de leur camp, situé à plusieurs milles d'ici. Il y a chez eux quelques sauvages qui désirent voir le Père. Ils sont venus me chercher un peu plus tôt que je ne pensais ; mais, comme la glace se fait mauvaise, il n'y a plus de

temps à perdre. En effet, le vent souffle avec violence ; avant longtemps la glace se brisera, et ce sera fini des voyages en traîne ! Je fixe donc le départ au lendemain, après l'enterrement de mon petit défunt. Toute la journée, c'est un va-et-vient général, — les uns partant, les autres se disposant à partir. Le soir, je fais mes adieux et donne les dernières recommandations à tous.

Mardi 20 mai. — A la Messe, l'assistance n'est plus aussi nombreuse, à cause des départs d'hier, et aujourd'hui encore beaucoup se disperseront. Les vivres étant de plus en plus rares, je me décide à tenter la chance qui m'a favorisé hier. Cette fois encore, trois faisans et un rat musqué remplissent ma gibecière. C'est peu pour ma propre subsistance, celle de mon hôte et de sa famille qui ne compte pas moins de dix personnes, mais au moins j'ai fait preuve de bonne volonté, et le chef paraît satisfait.

On annonce que le petit cercueil est terminé. Après y avoir placé le petit cadavre, on l'apporte ensuite à la chapelle pour les prières accoutumées. Les prières dites, André, une petite croix de bois en main, ouvre le cortège. Deux jeunes gens ont passé, dans la corde enroulée à chaque extrémité du cercueil, une longue perche qu'ils posent sur leurs épaules, et nous partons pour le cimetière. Le cimetière est loin, et point de sentier pour y conduire ; mais nos gens sont agiles, et c'est un jeu pour eux d'escalader les rochers et de sauter les crevasses. Enfin, derrière une colline plus haute que les autres, au bout d'un petit lac bourbeux, se trouve le cimetière. Il y a là six tombes, entourées chacune d'un encadrement de bois, et au milieu du carré une grande croix qui domine. C'est au pied de cette croix qu'on a creusé la fosse où doit reposer le nouveau venu. Une petite croix indiquera sa place, et c'est tout.

Il faut dire encore, à la louange de nos sauvages, qu'ici comme partout ils ont à cœur d'entretenir ce culte des

morts, ils se reprocheraient de ne pas leur rendre les derniers devoirs aussi convenablement qu'ils le peuvent. Chaque tombe est l'objet de soins respectueux, auxquels peuvent peut-être se mêler parfois quelques vestiges de rites superstitieux, mais enfin tout montre que le culte des morts a sa place dans les croyances des plus ignorants.

Une dernière prière dite sur la petite tombe ombragée de la croix, et l'on reprend le chemin du village. En passant près de la loge où demeure le jeune homme paralysé, j'entre un instant pour le consoler une fois de plus et lui faire mes adieux. Tout de suite la conversation tombe sur la cérémonie qui vient de se faire « C'est un heureux, me dit ce pauvre infirme, mais pour moi il en sera ce que le bon Dieu voudra. » Je lui promets de prier pour lui, et je le laisse égrenant son chapelet en l'honneur de N.-D. de Lourdes, le secours des infirmes et la consolatrice des affligés. J'étais occupé à mes derniers préparatifs de départ, lorsque le chef vint me demander de rester encore jusqu'au lendemain. Quelques vieux et vieilles veulent communier une dernière fois avant mon départ. Comment ne pas acquiescer de bon cœur à ce pieux désir? Pour les tout petits ce sera aujourd'hui la distribution des prix de catéchisme. Pas un ne manque à l'appel convenu, aux premiers et aux savants une petite image, aux autres une médaille, à tous quelques conseils, — et tous se retirent enchantés. Il est tard, encore quelques confessions, et la prière en commun termine cette dernière journée.

Mercredi 21 mai. — Cinq à six communions à la Messe, dite cette fois sans accompagnement de cantiques : mon chantre est parti hier, et, comme je n'ai désigné personne pour prendre sa place, chacun suit en silence les cérémonies du saint Sacrifice. Quelques nouveaux départs s'effectuent dans la matinée : nos gens s'éparpillent de plus en plus, quelques-uns avec le désir qu'ils me manifestent de me retrouver, dimanche prochain, au nouveau village où je

dois passer quelques jours. Il faut donc que j'aie jusqu'au bout une petite paroisse nomade de Plats-Côtés. A midi, je sonne pour la dernière fois ma petite clochette, et on se réunit pour la récitation du chapelet. Je renouvelle mes adieux à ces braves gens, les félicitant de leur assiduité à suivre les exercices de la mission et leur promettant de garder un bon souvenir de mon séjour au milieu d'eux. Un dernier cantique à notre bonne Mère du ciel clôture ces quelques jours de mission si consolants et si vite écoulés.

Déjà mes bagages sont ficelés, prêts à être placés sur les traînes, je serre une dernière fois la main au chef, en le remerciant de sa généreuse hospitalité, et je descends sur la rivière, — escorté de tous mes fidèles paroissiens qui tiennent à assister au départ du Père. Une traîne porte mes bagages, l'autre m'est réservée. Les conducteurs mettent des souliers aux pattes des chiens, — précaution indispensable en cette saison de l'année où la glace présente une surface hérissée de petites aiguilles qui ont vite fait d'ensanglanter les pattes pourtant si dures des pauvres chiens. C'est en prévision de cet accident que mes compagnons enveloppent les pieds de leurs coursiers dans des petits sacs fabriqués à cet effet. Pendant que s'accomplit cette opération, je donne une dernière poignée de main à tout le monde, — et au revoir ! Au signal du cocher, je m'étends sur la traîne, les coursiers prennent le trot, et nous voilà en route. Cette fois, ce n'est plus la traîne si incommode de mon malheureux Pierre, où j'avais tant de peine à me nicher, le véhicule qui m'emporte est un de ces larges traîneaux où une famille entière trouverait facilement place. Je suis là, étendu en vrai roi fainéant, ne ressentant guère les secousses et surtout n'ayant rien à craindre de l'eau, puisque le traîneau est élevé d'au moins 50 centimètres au-dessus de la glace. Alexis, mon conducteur, court à côté de la traîne, excitant de la voix ses trois fiers coursiers, pendant que Basile, son frère, conduit la traîne

aux bagages. Dommage que je ne sois ni poète ni artiste, sans quoi je trouverais facilement matière à un riche tableau dans le spectacle de la nature que j'ai sous les yeux. Si absorbé que je sois à jouer mon rôle de roi fainéant, je relève la tête pour remarquer certaines îles où, au dire d'Alexis, foisonnaient autrefois des bandes de caribous.

On s'arrête, juste le temps voulu pour me permettre de bénir une nouvelle maison qui s'élève à l'entrée de la rivière, puis nous repartons. Alexis reprend son poste ; et les chiens, excités par ses cris, s'élancent à la suite de la traîne de Basile. En vain je prête l'oreille pour essayer de saisir le nom que mon cocher donne à ses coursiers : l'appel est si vite lancé que je le comprends à peine. Pourtant, il me semble que le chien de tête répond au nom de Rodrigue, et le second à un nom terminé en ille, comme Castille, — de sorte qu'avec mon traîneau, avec sa couverture rouge et mon fier Alexis chaussé de bas bariolés montant jusqu'aux genoux, on se croirait volontiers au beau pays Castillan.

Nous laissons la rivière Couteau-Jaune pour entrer sur le lac. Alexis, qui a pris place à mes côtés pour fumer sa pipe, me montre les innombrables îles dont le lac est parsemé. Un Anglais, de passage ici il y a quelques années, prétend les avoir toutes comptées, et, sur cette assertion que je soumets au jugement de mon compagnon, il se prend à secouer la tête comme pour dire que c'est impossible. De fait, il y en tant qu'elles doivent approcher d'un millier. Nous suivons les bords du lac, traversant les îles pour arriver enfin à un petit village où cinq ou six maisons s'élèvent sur le penchant d'un gaiet dominant le lac. C'est la demeure d'un sous-chef, absent pour le moment ; mais il y a là deux ou trois familles qui gardent la place. Comme je les ai déjà vues, dimanche dernier, et que plusieurs doivent être avec nous pour dimanche prochain, nous ne nous arrêtons que le temps de bénir une maison et de faire

le thé. Puis le convoi repart. Les chiens, sentant cette fois que leur demeure est proche, prennent le pas et n'ont guère besoin de commandements. Rodrigue prend directement le chemin de sa cabane, et, en deux ou trois heures de grand trot, nous arrivons au poste.

Nous sommes sur le terrain de Petit-Papier, père de mes deux compagnons, un vieux connu à cent lieues à la ronde et qui se fait gloire d'héberger honorablement tous les voyageurs. Il est là sur le pas de sa porte, attendant que j'arrive au sommet de la côte, et bientôt il s'avance majestueusement, d'un pas que ses soixante-dix et quelques années laissent encore alerte et décidé. On dirait un vieux grognard de l'Empire, car, plus favorisé que ses compatriotes, il porte une superbe moustache et la barbiche impériale. Une couronne de cheveux blancs encadre un visage osseux, où deux yeux presque éteints laissent deviner qu'autrefois ils devaient briller joyeusement. Comme décorations, il porte une grande médaille de Notre-Dame de Lourdes à la boutonnière, et du côté gauche un crucifix rouge suspendu par un cordon de laine écarlate, — le tout épinglé sur une veste de fantaisie en queue de pie. L'effet n'est pas banal. C'est lui, c'est Petit-Papier en personne. Bien qu'il ne soit pas chef, il en a toutes les allures et s'en arroge tous les pouvoirs. Songez s'il est fier aujourd'hui de recevoir le petit Père et d'avoir chez lui la Messe pour quelques jours ! Du moins c'est un chrétien de vieille roche et des meilleurs : il est de la race la première évangélisée par les PP. Faraud et Grollier, et il tient ferme à ses croyances.

Aux alentours, on ne compte que les familles d'Alexis et de Basile, et deux ou trois loges. La paroisse ne sera guère nombreuse, mais, à l'accueil qui m'est fait, je devine déjà que j'y coulerai des jours heureux. On m'introduit dans la maison principale, la demeure même du vieux grenadier qui, pour faire honneur au Maître dont je suis le petit représentant, fait transporter ses pénates dans une maison

voisine pour me laisser seul en la place. Pendant que le déménagement s'opère, que Mme Petit-Papier ramasse ses frusques et ses bibelots, il me faut nécessairement subir la question et payer les droits d'entrée. Petit-Papier est un causeur intarissable, et comme tous les sauvages il possède une mémoire des plus heureuses. Il me le fit bien voir, à travers tant et tant de faits, comment aurais-je pu ne pas perdre le fil ? C'est d'abord l'histoire de son jeune âge, l'énoncé de ses travaux au service de la Compagnie, la biographie des bourgeois qu'il a hébergés, des évêques et des Pères qu'il a connus, — le tout raconté moitié en montagnais, moitié en plat-côté, et où reviennent de temps en temps quelques bribes de mots français, comme le titre de Monseigneur P. Farand et petit Père Gascon, etc.

Le déménagement est terminé, et Alexis s'occupe de ranger mes bagages dans un coin. Tout est prêt, et on me laisse seul dans mes appartements. Oh ! mais ce n'est plus, comme là-bas, une misérable chaumière où souris et moineaux avaient toute liberté de pénétrer. Mon palais actuel, de six mètres de long sur quatre de large, possède toutes les apparences d'une maison bourgeoise. Deux lits, deux tables, trois ou quatre chaises, un poêle, une cheminée, trois larges croisées, tout autour des images, des crucifix, en font un vrai palais. On voit que nous approchons de la ville. D'ailleurs, comme ces gens se trouvent à mi-chemin entre les Forts Rae et Résolution, ils parlent aussi bien le montagnais que le plat-côté, de sorte qu'ils ont fini par laisser les défauts de cette dernière tribu pour marcher sur les traces des Montagnais dans la voie du progrès. Les Plats-Côtés, sur ce point, sont encore en retard, mais, avec le temps, ils y arriveront bien à leur tour.

L'heure du repas a sonné, paraît-il, et Alexis arrive avec le menu. Toujours le même ragoût, bien entendu, du poisson, et toujours du poisson. En ce temps de l'année, c'est généralement tout ce qui constitue la nourriture du pays.

Pourvu qu'il y en ait en quantité suffisante, chacun est satisfait. A dix heures, je sonne donc la prière du soir en commun. La petite assistance se réunit, on récite le chapelet, on chante des cantiques, et l'on songe à se reposer. Cette fois, ce n'est plus le lit à bascule de mon premier gîte : la couche est solide, et solide même que je sens à travers ma légère couverture les grosses barres qui tiennent lieu de sommier. Ce qui n'empêche pas le sommeil de venir bientôt fermer mes paupières alourdies.

Jeudi 22 mai. — Je me réveille un peu courbaturé, — les traverses de mon lit en sont un peu la cause — mais une petite promenade m'a vite remis sur bon pied. Ma clochette appelle tout le monde : une quinzaine en tout. La chapelle est installée comme d'habitude, sur la table désignée à cet effet, et, pendant le saint Sacrifice, faute de grande assistance, on récite le chapelet. Dans la matinée, quelques familles arrivent du camp que j'ai quitté moi-même, et veulent profiter une fois de plus de la sainte communion dimanche prochain. Pendant ce temps, je fais connaissance avec mes nouveaux paroissiens, mais quel changement déjà ! Au lieu de s'enfuir par timidité comme mes petits Plats-Côtés, si peu habitués à la vue d'une robe noire, les enfants d'ici ne me voient pas plutôt sortir qu'ils accourent à ma rencontre avec des salutations : « Bonjour, petit Père ! » à n'en plus finir.

Je rentre au logis, sur la demande de Basile qui désire m'entretenir un instant. On sait déjà que Petit-Papier est de la classe élevée et même qu'il tient à le faire paraître. Ses fils, Basile et Alexis, commissionnaires en sous-ordre au compte des traiteurs de Résolution pour l'achat des fourrures, ont l'un et l'autre à leur disposition quelques menus articles qu'ils cèdent aux sauvages en échange des fourrures. Basile donc me fait remarquer que ma chapelle, telle quelle, est un peu misérable. Il me prie, en conséquence, de lui permettre de l'orner à sa façon. Sa propo-

sition étant acceptée avec félicitation, il court à sa loge, et revient accompagné de sa femme portant deux ou trois pièces d'étoffe, quelques clous et un marteau. Pour ne point déranger les plans de l'artiste, je lui laisse l'initiative et l'exécution. Il est là, prenant ses mesures, attachant des ficelles aux soliveaux, — le tout d'un air d'un homme qui s'y connaît. Quand les ficelles sont solidement fixées, Basile déploie une longue pièce de coton blanc qu'il y suspend avec goût. Il met par-dessus une seconde pièce de coton rayé ; et, pendant que sa femme fixe le tout avec des épingles, Basile me demande mon avis. C'eût été cruel et injuste de le peiner. — « C'est parfait, Basile, on voit que tu aimes à ce que le bon Dieu soit honnêtement logé. » De fait, ce baldaquin, ou plutôt cette tenture improvisée, avait plus de mine que les tristes moustiquaires de mon premier sacristain dont le bon Dieu s'était contenté. C'est peu de chose, sans doute, mais c'est bien mieux que je ne pouvais espérer. Une couverture blanche toute neuve sert de tapis d'autel, et la chapelle est ornée. Je félicite encore une fois l'artiste, qui a l'air satisfait au plus haut point. Je l'ai cru, du moins ; car, peu après, il revient avec un rouleau de toile cirée toute neuve qu'il étend sur la table où je dois prendre mes repas : « Ça, dit-il, c'est à ton usage ; il faut que tout soit correct. » C'en est trop ! Où suis-je, Seigneur ! De sultan, je me vois devenir empereur. Que sera-ce donc au troisième camp, où je dois me rendre dans quelques jours, au milieu d'une centaine de sauvages qui m'attendent ?... Je descends de mes rêves de grandeur. L'heure du catéchisme est arrivée, et une troupe mélangée de petits Montagnais et de petits Plats-Côtés accourent au son de la clochette. Ici encore c'est le progrès, — moins de guenilles, moins de capotes en lambeaux, et surtout plus de facilité à retenir mes courts enseignements. Au chapelet du soir, je félicite mes nouveaux paroissiens de l'accueil qu'ils font au bon Maître dans la personne de son missionnaire. Quelques-uns ayant demandé à communier dès demain, pour pouvoir jouir plus

tôt de la réception de la sainte Eucharistie, j'entends quelques confessions ; et je termine cette journée, plus content que jamais d'être l'instrument du bonheur de ces pauvres gens.

Vendredi 23 mai. — Il y a une douzaine de communiants à la sainte Messe. Pour la plupart, ce sont de pauvres vieilles n'ayant pas communié depuis le printemps dernier ; mais aussi le vénérable patriarche en tête, ainsi que tous ses enfants, sont venus à la sainte Table. Au déjeuner, Alexis m'apprend que, comme au dernier poste, le poisson vient de leur faire tout à coup défaut. Est-ce malice du démon qui cherche à me faire déguerpir au plus vite ? Toujours est-il qu'il n'y a plus rien dans les rets. Alexis se dispose donc à partir pour la chasse avec un petit sauvage. De mon côté, je prends mon fusil, dans l'espoir d'être aussi heureux que là-bas à la maison du chef. Mais ici le gibier est plus rare, du moins aux alentours du village, et je reviens avec deux misérables perdrix. Alexis est plus heureux ; il ne revient que fort tard dans la soirée, mais il est chargé de toutes sortes de victimes, — rats, canards, perdrix. C'est l'abondance pour ce soir ; et plusieurs parlent de partir demain sur le même chemin. Pendant ce temps, Basile, en l'absence de son frère, s'est institué mon chef de service, et je vous assure qu'il connait son rôle : toujours deux plats, poisson et quelques graines sauvages, avec une tasse de thé. Tel est le repas d'un empereur au pays de Petit-Papier !

Samedi 24 mai. — Tous les hommes valides partent pour la chasse, pendant que les ménagères gardent les loges. Seul Petit-Papier père reste aux alentours. Il reprend une conversation qu'il m'est souvent difficile de suivre, mais où le vieux semble s'intéresser énormément. Je visite quelques malades, l'un souffrant du rhume, l'autre se plaignant de maux d'oreilles ; et ainsi la matinée se passe rapidement.

En arrivant au logis, je trouve Mme Alexis qui remplace son mari et dispose sur la table le dîner préparé. Au catéchisme, j'annonce pour demain la distribution des prix ; et, comme là-bas, au premier village, une sainte émulation s'empare de ces enfants. On entend les plus avancés répéter en chœur les prières enseignées et qu'ils doivent réciter demain sans faute. Tandis que, dans la soirée, je confesse une vingtaine de personnes, les chasseurs reviennent, ayant chacun quelques canards ou quelques perdrix, — de quoi donner à leurs familles au moins un bon repas.

Dimanche 15 mai. — A la Messe, j'ai le bonheur de distribuer encore vingt-cinq communions. Dans la matinée, bénédiction et érection d'une nouvelle croix, qui rappellera à tous le souvenir de la mission. Tout le monde est là ; et, après les prières, la récitation du chapelet et un cantique, la croix est élevée sur le rocher qui fait face à la maison de Petit-Papier. La distribution d'images et de médailles à tous les enfants du catéchisme, au nombre d'une vingtaine, les met au comble de la joie. On attend pour aujourd'hui les traines qui doivent venir me chercher pour aller passer le reste de la saison dans un troisième camp, à une petite journée d'ici. Ce sera sans doute le dernier voyage en traine pour cette année, car la glace se fait de plus en plus mauvaise, — on ne peut plus même s'y aventurer sans de grandes précautions.

A 6 heures du soir, on signale l'apparition de deux traines au large : les nouveaux arrivants viennent chercher le Père qui doit se rendre au lieu appelé Maisons de Wenaya, où une centaine de sauvages se trouvent réunis. Les nouveaux venus nous demandent de nous hâter : à les croire, la glace est dangereuse, et ils parlent de s'en retourner dans la nuit. D'où longue palabre entre Petit-Papier, qui veut garder le Père jusqu'au lendemain, et les nouveaux arrivants, qui tiennent à repartir tout de suite. Pour moi, ayant à dire la messe demain aux intentions d'Alexis et de

sa famille, je serais content de pouvoir lui accorder cette satisfaction. Finalement, après bien des pourparlers, on arriva à une entente. Le Père partira demain matin, après la messe et l'érection d'une croix au cimetière. Le vieillard qu'est désormais Petit-Papier sent qu'il n'a pas de longues années à vivre, et il veut dormir à l'ombre d'une croix bénite. Il tient donc à ce que j'accomplisse cette cérémonie avant mon départ. Tout conclu, vers onze heures du soir, je vais me reposer, en pensant aux surprises que me réserve le palais qui m'abritera demain soir.

O. M. I.

Album de Famille.

Mon but, en publiant cet album (1), est de préserver de l'oubli les traits de Mgr de Mazenod, tels qu'ils nous apparaissent dans deux douzaines de portraits, — peintures, gravures, photographies — que nous possédons de lui et dont plusieurs, déjà fort rares, sont à peu près inconnus.

A ces portraits, il m'a paru intéressant d'ajouter ceux des Pères qui ont été ses principaux auxiliaires dans l'établissement de la Congrégation, non moins que ceux des personnages qui ont eu des rapports plus particuliers avec lui.

Les Oblats ne m'en voudront assurément pas de trouver ici, avec une vue des lieux et des monuments qui rappellent sa mémoire, celle des maisons qui furent fondées en France avant sa mort. De plus d'une d'elles on pourra dire sans doute bientôt : *Etiam periere ruinae*. Si leur image repasse sous nos yeux, leur souvenir vivra plus longtemps dans nos cœurs...

Marcel Bernad, *O. M. I.*

(1) *Monseigneur* Charles-Joseph-Eugène de MAZENOD, *Evêque de Marseille et Fondateur de la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie-Immaculée* (1782-1861). Beau volume de 180 pages, avec 190 gravures : 10 francs. Imprimerie Malvaux, Bruxelles ; 1913.